# REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

28e Année. N° 21 1er Novembre 1885.

**AVIS.**

*Nos F. et S. en Sp. sont prévenus que le 1er novembre, dimanche, jour de la Toussaint, à* deux heures très précises, *comme par le passé il y aura, 5, rue des Petits-Champs, au siège social de la* Société scientifique du spiritisme, *la réunion commémorative pour nos frères décédés.*

## CONFÉRENCE SUR L'HYPNOTISME

*par le Dr Reignier, à la salle de la Société scientifique du spiritisme, le 29 septembre 1885.*

L'histoire du magnétisme animal n'est plus à faire. Chacun sait les entraves de toutes sortes qu'ont cherché à lui imposer, d'une part les savants de toutes les catégories, parce qu'ils se trouvaient dans l'impossibilité d'expliquer les phénomènes variés qu'ils avaient sous les yeux, avec les données de la science d'alors ; de l'autre les personnages influents dont il venait contrarier les desseins. Les sarcasmes les plus violents furent prodigués à ses humbles partisans ; et s'il relève aujourd'hui la tête, c'est qu'il renferme la vérité, et que la vérité brave les persécutions. De grands esprits appartenant à toutes les classes de la société s'empressent de reconnaître aujourd'hui qu'il a de nombreuses connexions avec les sciences physiques et psychologiques. Le R. P. Lacordaire s'exprime ainsi :

« Le somnambulisme lucide est le réveil de l'âme. Le fluide « magnétique est la vie. Plongé dans un sommeil factice, « l'homme voit à travers les corps opaques à une certaine dis- « tance. »

Le savant vulgarisateur Figuier a dit :

« Les philosophes du dix-septième siècle, le siècle de Des- « cartes, pensaient que les quatre fluides dits impondérables, la « lumière, la chaleur, l'électricité et le magnétisme pourraient

« bien n'être que des états particuliers d'un seul et même fluide. « Cette doctrine est celle qui paraît découler des progrès les plus « récents, et de l'esprit général des sciences actuelles. — C'est « dans le mouvement qu'il faut chercher la véritable source des « forces naturelles. Les *vibrations* d'un invisible *éther*, répandu « dans l'espace, nous expliqueront peut-être un jour tous les « effets attribués à ces forces, qui se transforment à chaque « instant, sous nos yeux, l'une dans l'autre. — Nous connaissons les lois des courants, mais nous ignorons ce que c'est que « l'électricité. »

On donne le nom d'hypnotisme, du mot grec υπναο, j'endors, à un ensemble de phénomènes provoqués par certains mouvements de l'œil, par la fixation d'un corps brillant, ou simplement par l'attention portée pendant un certain temps sur un objet. La découverte de l'hypnotisme, et l'essai d'une théorie de ses phénomènes sont, à tort, attribués à James Braid médecin anglais, qui l'aurait faite en assistant vers 1841 aux expériences de magnétisme de Lafontaine — en 1843 il publia le récit de ces expériences en cherchant la fausseté de la théorie magnétique et de l'existence d'un fluide spécial.

Or M. Lafontaine écrit ce qui suit dans l'art du magnétiseur.

« Le Dr Braid, après avoir assisté à mes séances, et vu les « effets que j'y produisais, voulut aussi se faire un nom, et « devenir l'auteur d'une nouvelle découverte. Il se mit en conséquence à magnétiser, tout en prenant bien soin de nier le « magnétisme. »

Nous espérons prouver par l'histoire même de l'hypnotisme, que tous ses procédés sans exception font partie du bagage des magnétiseurs. Constatons avant tout que la connaissance des faits qui se rattachent à l'hypnotisme, et leur application au traitement des maladies graves du système nerveux remontent bien plus haut qu'on ne le croit généralement. Un professeur distingué de la Faculté de Paris, M. le Dr Piorry, écrit ce qui suit dans son remarquable ouvrage, *La médecine du bon sens :*

« L'action prolongée d'un corps brillant ou de mouvements « monotones que l'œil fixe, détermine parfois sur des individus « névropathiques, des phénomènes bizarres auxquels on a donné « le nom d'hypnotisme. C'est une sorte d'état cérébral, dans « lequel se déclare un assoupissement spécial accompagné « d'insensibilité aux agents physiques (anesthésie), et d'une « action intellectuelle éveillée par des actions acoustiques persistantes. Dans ma première enfance médicale, à vingt et un

« ans, en 1815, alors que j'étais jeune docteur, j'eus l'occasion « de voir à Poitiers une somniloque magnétique; j'expliquais « l'état dans lequel se trouvait cette femme par les circonstances « dont je viens de parler. J'ai pu constater aussi que la migraine « prenait naissance dans l'appareil nerveux de la vision. M. le « professeur Démortis de Bordeaux réclama pour moi la priorité « de la connaissance et de l'étude de l'hypnotisme lequel exerce « une grande influence sur la cure des affections cérébrales.

« Des recherches nombreuses et des plus variées, des obser- « vations multiples recueillies pendant trente ans, m'ont conduit « à penser :

« Que l'action nerveuse qui constitue la vie, le névrosisme « pour les organiciens, le biosisme des vitalistes, consiste dans « une série d'oscillations, qui, parties, soit du névraxe, soit de la « périphérie, se propagent par les nerfs, emportant, dans le « premier cas, vers les muscles l'influence motrice, et dans le « deuxième l'influence sensitive... tandis que dans le centre « nerveux ce même névrisme mis en jeu par l'agent vital, « psychotôme, âme, donne lieu à l'instinct, à l'intelligence, à « la mémoire. Ces mêmes vibrations, bornées aux ganglions et « aux nerfs qui leur correspondent, constituent dans l'hypothèse « précédente, l'influence exercée par ces parties sur les organes « nutritifs.

« Il ne s'agit pas ici de la supposition de Reil, dans laquelle « il comparait les nerfs à des cordes tendues et vibrantes, mais « d'une oscillation dont les tissus les plus mous peuvent être le « siège; car l'eau, lorsqu'elle reçoit une impulsion s'agite en « ondes successives et vibrantes; l'oscillacion nerveuse physio- « logique serait donc la vie, comme les vibrations de la matière « dans l'univers serait le *mens agitat molem* de Virgile. »

Exposons maintenant les procédés employés pour provoquer l'hypnotisme, nous y reconnaîtrons sans peine les moyens dont nous nous servons journellement. Ces procédés sont compris dans deux ordres.

Le premier ordre se divise en :

1° *Excitations cutanées.* Pression du front, du vertex — — pressions diverses, passes des magnétiseurs, aimant (Landouzy), électricité (Weinhold), friction du vertex.

2° *Excitations sensorielles.* Occlusion des yeux avec pression légère des globes oculaires, fixation des yeux — fixation d'un objet brillant, ou d'un objet quelconque, avec ou sans convergence des axes optiques. Lumière plus ou moins vive, bruit

plus ou moins intense. — Relèvement des paupières supérieures dans un lieu éclairé (catalepsie secondaire), souffle sur les globes oculaires, léthargie ou somnambulisme secondaire.

Le deuxième ordre comprend :

1° Concentration de l'attention sur l'idée du sommeil.

2° Imitation.

3° Suggestion (crédibilité, — émotivité, — imagination).

4° Modification de la tension vasculaire intrà cérébrale, la tête étant tenue renversée quelques instants en arrière.

5° Ebranlement de la masse encéphalique par une secousse brusque imprimée à la tête (procédé très dangereux).

Tels sont les procédés de l'hypnotisme, ils sont déjà les mêmes que ceux du magnétisme.

Voici maintenant les effets.

L'hypnotisme une fois obtenu se présente sous trois états différents.

1° La léthargie.

2° La catalepsie.

3° Le somnambulisme.

4° La fascination d'après le Dr Brémaud.

On produit la léthargie comme état primitif, c'est-à-dire chez les sujets non cataleptisables, par l'occlusion des paupières accompagnée d'une pression très légère du globe oculaire; par la pression avec un ou plusieurs doigts sur la partie supérieure de la tête; par un bruit soudain et plus ou moins intense; par une lumière vive comme celle produite par le magnétisme ou l'électricité; par suggestion en engageant le sujet à fermer les yeux et à concentrer son attention sur l'idée de dormir. Cet effet s'obtient quelquefois spontanément ou en deux ou trois minutes au plus chez les sujets déjà habitués.

Le sujet en léthargie est dans la résolution complète, la tête inclinée sur une épaule, les membres absolument flasques et retombant inertes quand on les soulève.

La tonicité musculaire peut ne pas être abolie; les yeux sont complètement fermés, et les paupières souvent agitées d'un frémissement léger et continu, en même temps que les globes oculaires sont convulsés en haut. La peau est insensible aux excitations, on peut la traverser de part en part sans produire la moindre sensation. Les sens sont insensibles; les muscles se contractent quand on excite leurs tendons, ou les troncs nerveux qui les animent : si on relève brusquement un bras, celui-ci restera contracté, en faisant un angle droit avec le tronc; si on

agit de même sur l'autre bras le sujet restera dans l'attitude du crucifiement. En soulevant l'hypnotisé par les épaules, et en imprimant une secousse brusque à son corps, on déterminera une contracture des muscles du tronc et du cou, et une sorte de rigidité tétanique générale.

La contracture par excitation mécanique du muscle provoquée pendant la léthargie est susceptible de transfert. Si l'on met un *aimant* à côté du muscle opposé non contracturé, il se contracte lui-même au bout d'un temps fort court — ce phénomène ne se produit pas dans les contractions par excitation superficielle de la peau. Tous ces phénomènes cessent au réveil, qu'on obtient en soufflant très légèrement sur les yeux, et dans quelques cas en ouvrant simplement les paupières du sujet. Il y a oubli complet de ce qui s'est passé pendant le sommeil léthargique.

*Catalepsie.* Chez les sujets qui passent par les trois phases de l'hypnotisme, la catalepsie est toujours le premier état observé, mais il faut saisir le moment où les yeux du sujet deviennent fixes, en même temps que les conjonctives s'injectent; alors l'état cataleptique est établi, et l'on doit se hâter de cesser les opérations, comme aussi la pression du vertex ou du front si on avait jugé à propos d'y avoir recours. Une lumière plus ou moins vive, un bruit plus ou moins intense peuvent provoquer d'emblée la catalepsie.

Ici, nous croyons devoir faire observer que la volonté unie à quelques passes nous suffisent le plus souvent pour amener l'état cataleptique.

L'auteur énumère des expériences qui ne sont autres que celles que nous faisons chaque jour dans nos séances — il décrit les suggestions si curieuses que nous produisons aussi chaque jour. On peut à l'aide de l'aimant opérer le transfert de l'hémiléthargie et de l'hémicatalepsie ; c'est ainsi qu'en appliquant un aimant sur le bras droit en léthargie, on voit au bout de deux minutes la main droite s'agiter d'un léger tremblement, puis prendre graduellement la consistance des membres cataleptiques, et se placer peu à peu dans la position qu'occupait le bras gauche. Ce dernier de son côté devient flasque et prend les caractères de la léthargie.

On fait cesser instantanément la catalepsie en soufflant fortement sur les yeux; le sujet se réveille, ne conservant aucun souvenir de ce qui s'est passé pendant son sommeil.

Voudrait-on bien nous indiquer la différence de cette pratique

avec la nôtre? Nous saisissons également le fait de la propriété de l'aimant pour attirer l'attention sur ce fait : que Mesmer en donnant à l'ensemble des faits, connus du reste dès la plus haute antiquité, le nom de magnétisme animal, avait parfaitement compris l'analogie que nous avons été à même de constater souvent. Passons à la description du troisième état de l'hypnotisme : Le somnambulisme...

L'auteur admet deux espèces de somnambulisme, selon que le sujet a les yeux fermés ou ouverts.

*Somnambulisme yeux fermés.* On provoque cet état, consécutivement à la catalepsie, par l'occlusion des paupières pendant un temps très court, par un souffle léger sur les globes oculaires — ce phénomène succède à la léthargie d'une façon constante, lorsqu'on frictionne le vertex. Il offre les mêmes apparences que la léthargie. Le sujet semble inerte, insensible aux choses extérieures; la tête est souvent inclinée sur l'une des épaules, les membres, toutefois, n'offrant jamais une résolution aussi complète que dans la léthargie. Si on adresse la parole au somnambule, il répond, relève la tête, et si on lui commande, il se lève, marche, et exécute les ordres donnés. Les yeux sont fermés, quelquefois légèrement entr'ouverts. La peau, a très peu d'exceptions près, est insensible à la douleur. Les sens sont plus facilement impressionnables — ainsi l'on prépare plusieurs petits carrés de papier blanc, et l'on marque l'un d'eux à l'aide d'un signe presqu'imperceptible; on donne ce carré au sujet en lui suggérant que c'est une photographie, on le mêle ensuite avec les autres. Le somnambule le distinguera toujours sans jamais se tromper. — Ce fait ne saurait s'expliquer par une sorte d'excitation de la vue, puisqu'on le voit se reproduire alors que les yeux sont absolument clos par un bandeau.

Ceux qui n'admettant pas l'âme veulent tout expliquer par la matière, ne sauraient donner une explication rationnelle de ces faits, pas plus que des voyages que nous faisons exécuter à une personne endormie, ou des descriptions si exactes des parties les plus cachées du corps humain, phénomènes que nous produisons chaque jour en public.

*Somnambulisme yeux ouverts.* Cet état n'est jamais primitif, mais toujours consécutif à un état antérieur. Le plus souvent il est secondaire au somnambulisme yeux fermés, et il suffit de relever simplement les paupières du sujet pour le produire. Le souffle intense sur les yeux le détermine en quelques cas. Il succède parfois à la catalepsie par le réflexe du vertex;

enfin dans quelque cas il peut succéder à la léthargie. Dans ce somnambulisme les yeux sont largement ouverts, les paupières animées d'assez rares battements. Les globes oculaires ne présentent pas cette fixité de la catalepsie, mais offrent quelque chose de hagard dans leur aspect. Parfois la physionomie n'est aucunement changée, le sujet semble en état de veille. L'insensibilité est constante. Le développement des sens est également un symptôme de cet état, on peut provoquer des hallucinations de toutes sortes au gré de l'expérimentateur ; les suggestions de toutes natures peuvent être données au sujet, mais celui-ci s'impressionne lui-même par ses yeux restés ouverts, et se livre à une multitude de scènes résultant de ses souvenirs. Ce somnambulisme cesse dans les mêmes conditions que le précédent.

(*A suivre.*)

## DISCOURS D'ALEXANDRE DUMAS

AUX OBSÈQUES DE M. ÉMILE PERRIN ADMINISTRATEUR DE LA COMÉDIE FRANÇAISE.

Le discours d'Alexandre Dumas aux obsèques de M. Perrin est un document tellement remarquable que nous avons pensé bien faire en le reproduisant dans notre *Revue*, quoique bien des personnes parmi nos abonnés aient dû déjà le lire. Ce discours est une vraie oraison funèbre :

« Je ne prends la parole, après tout ce qui vient d'être dit, et bien dit, sur Perrin, que pour acquitter publiquement envers sa mémoire une dette personnelle de reconnaissance et d'affection. S'il y a une seconde vie, comme il le croyait avec une foi si ardente et si ferme, son âme, présente au milieu de nous, attend encore quelques paroles venant de moi. Depuis un an, j'ai été tellement mêlé à son existence intellectuelle, il a tant fait pour le succès de la bataille que nous avons livrée ensemble, il a été si heureux pour lui et surtout pour le théâtre et pour moi du résultat obtenu, qu'il en était arrivé à me considérer comme un membre de sa chère famille. Quand, la maladie persistant et s'aggravant, le pressentiment de la mort s'est emparé de lui, quand il a eu demandé et reçu les derniers sacrements avec cette netteté d'esprit et cette tranquillité d'âme qui ne l'ont pas abandonné une seule miuute, le jour même où son Dieu était venu le visiter, il m'a donné la plus grande preuve d'affection et d'estime qu'un homme puisse recevoir d'un autre homme, il a voulu me voir,

m'embrasser, me faire ses adieux et me remercier avec effusion de lui avoir causé la dernière joie professionnelle qu'il ait eue. Il m'a entrenu de sa fin prochaine, en regardant le présent sans amertume, sans faiblesse, en regardant l'avenir sans crainte et sans hésitation, avec la sérénité des consciences claires, comme il convient enfin à ceux qui ont fait de leur mieux ce qu'ils croyaient avoir à faire en ce monde. Il m'a dit alors, avec l'accent des expansions suprêmes, combien il m'aimait, pourquoi il m'aimait, et j'ai été non seulement touché, mais fier, en voyant quelle place j'occupais à ce moment solennel dans ce cœur qui ne se donnait pas facilement mais qui, son choix fait, s'abandonnait avec la grâce et la confiance d'une femme ou d'un enfant. Là est le secret des amitiés profondes, des dévouements inaltérables, des respects irrésistibles dont il a été entouré jusqu'à la fin et qui lui font cortège à cette heure. Nul n'a été autant aimé, parce que nul n'a autant aimé que cet homme silencieux et réservé. Peut-être cachait-il son bonheur sous cette froide enveloppe pour en jouir davantage et pour ne pas trop irriter les hommes, car c'est notre bonheur apparent qui nous fait le plus d'ennemis. Mais à peine pénétrait-on dans cet intérieur qu'on respirait une chaude atmosphère de tendresse et d'affection. A ce travailleur infatigable, qui devait mourir en s'occupant encore des autres, c'était à qui des siens faciliterait son labeur incessant et adoucirait sa tâche. Et, scrupuleux d'âme autant que d'esprit, il ne croyait jamais rendre assez à qui faisait quelque chose pour lui.

Si le service religieux auquel nous venons d'assister a eu lieu dans la grande église de la Trinité, ce n'est pas que ses parents et son fils aient jugé la modeste paroisse à laquelle il appartenait insuffisante à contenir une foule facile à prévoir, c'est qu'ils l'ont entendu souvent exprimer le désir, le jour où il irait rejoindre l'épouse qui lui fut si affectionnée, si maternelle, de passer partout où elle avait passé la première pour arriver à cette tombe. Ses espérances ne voulaient pas suivre d'autre chemin que ses souvenirs, car il ne s'écoulait guère de jour qu'il ne vînt tout seul, avec la discrète pudeur des douleurs sincères, à la place où nous sommes et d'où il ne redescendra plus désormais. C'est sans doute de ces pèlerinages mystérieux qu'il rapportait la douceur, l'indulgence, la philosophie nécessaires à celui qui se trouve incessamment en contact avec les intérêts et les passions des hommes. Rentré chez lui, il la retrouvait encore, cette morte tant regettée. Elle n'avait disparu que matériellement de cette

terre ; elle vivait toujours, sous des formes diverses, près de l'époux fidèle à son souvenir. Sa sœur, ses nièces, son fils, s'étaient pour ainsi dire partagé son âme et se groupaient, sans jamais laisser de vide, autour de celui qu'elle leur avait confié. Il faut avoir assisté comme moi, pendant la maladie, à leurs premières angoisses, aux courtes illusions, puis aux alarmes de plus en plus rapprochées, toujours masquées sous un sourire ou sous une caresse ; il faut avoir vu ce fils veiller et soigner ce père, à la fois comme la fille la plus tendre et comme le plus humble des serviteurs, couchant par terre, au pied de son doux patient, l'œil toujours ouvert, guettant tous les symptômes, dont le plus insignifiant était une menace terrible, tenant tête à la mort obstinée et perfide qui n'a pu saisir sa victime que pendant la minute où son ange gardien n'était pas là ; il faut avoir assisté à la douleur de ce fils, qui s'accusait comme d'un crime d'avoir été respirer l'air durant quelques heures ; il faut avoir vu comme moi à quelle hauteur peuvent atteindre l'amour et le dévouement pour s'attribuer le droit, comme je le fais en ce moment, d'honorer, de glorifier devant tous, en son nom, au nom de tous leurs amis et de tous les gens de cœur, ces nobles femmes et ce fils pieux.

Ne pleurez plus, mon cher ami ; quand nous perdons ceux que nous avons véritablement aimés, ils ne sont plus où ils étaient mais ils sont partout où nous sommes. Votre père ne respire plus auprès de vous, mais il demeure à tout jamais en vous, et rien maintenant ne vous séparera plus de lui. Soyez fier du nom vénéré qu'il vous laisse et du bel exemple qu'il a donné. Nul, si fameux qu'il soit, n'a le droit de se croire au-dessus d'un homme comme celui-là, qui a travaillé, qui a lutté, qui a souffert, qui a aimé, qui a été vaillant, utile et bon, et qui a accompli l'œuvre la plus difficile que puisse accomplir l'homme, qui est de bien vivre et de bien mourir. »

---

## LIGUE DE L'ENSEIGNEMENT SPIRITE.

*Mémoire adressé à l'administration de la Revue Spirite par MM. G. Siauve et L. Thibaud.*

MESSIEURS,

« En présence du mouvement progressiste qui se manifeste dans les idées ; au moment où la raison humaine devenue adulte cherche à se débarrasser des langes de l'enfance, et rejette au loin les lisières qui avaient soutenu ses premiers pas ; à cette

phase de transformation où les esprits tendent à s'affranchir de toute domination dogmatique, il importe, croyons-nous, d'éclairer les masses, d'attirer leur attention sur la doctrine que nous considérons, à juste titre, comme le plus puissant moteur de la civilisation et du progrès : *Le Spiritisme...*

Depuis longtemps déjà diverses tentatives ont été faites, dans le but de donner à l'enseignement spiritualiste moderne une vigoureuse impulsion, une plus grande extension. Ces essais, — reconnaissons-le, — n'ont obtenu que des résultats insignifiants. — Pourquoi?

Un grand nombre de nos frères ont répondu que « *l'heure n'était pas venue* ». — Nous n'acceptons pas cette solution fataliste et fantaisiste ; nous croyons plutôt que les récriminations égoïstes des uns, les propos déplacés, l'orgueil de quelques autres, les discussions stériles de la plupart, ont fait avorter l'œuvre entreprise par des hommes qui, n'envisageant que le but à atteindre, prêchaient l'union, alors que quelques brouillons, épousant des querelles sans portée et sans conséquence, semaient la discorde parmi nous...

Laissons aux brouillons la lourde responsabilité de leurs actes, et nous qui *voulons par-dessus tout* la vulgarisation des principes spirites, sachons nous élever à la hauteur de la mission qui nous incombe; finissons-en avec les mesquines questions et les petits intérêts; qu'un lien commun unisse les efforts individuels, en forme un faisceau dont la puissance centuplée par la fraternité et la solidarité brisera tous les obstacles... C'est dans ce but que nous vous proposons la fondation *d'une Ligue de l'enseignement spirite*; simple projet du reste, que chaque spirite, vraiment soucieux des intérêts de la cause, étudiera, de telle sorte que *la ligue* naîtra des efforts de tous. — Discutons, et la lumière se fera, l'avenir s'éclaircira; nous verrons bientôt le spiritisme puissant, respecté et recherché. — Nous avons un noble mobile, nous, les apôtres de la révélation nouvelle; aussi, sans nous laisser aller dès l'abord à un enthousiasme irréfléchi, *ceignons nos reins*, et que tous nos efforts tendent à la diffusion de la morale dont il nous a été donné de goûter les prémisses : éclairons nos frères moins heureux, et nous ferons ainsi œuvre utile et généreuse...

*
* *

Si nous arrêtons nos regards sur l'ensemble des forces spirites, nous ne voyons que des groupes isolés, quelquefois dans un anta-

gonisme continuel, n'ayant que des rapports indirects, ou ne se connaissant que par quelques articles de journaux. Ils se meuvent sans cesse dans le même orbite, tournent autour de la même idée, se réunissent sans travail préparé, sans but déterminé, s'évertuent à trouver quel ques questions plus ou moins utiles à adresser aux esprits, et se séparent aujourd'hui pour recommencer demain. — Vous errez, frères; et quelque bonnes que soient vos intentions, permettez-nous de vous dire que cette façon de procéder est désastreuse pour vous et pour le spiritisme. Il y a chez vous une torpeur, une nonchalance qu'il faut résolument secouer; votre dévoûment est mal entendu et mal appliqué...

La plupart des spirites n'ont qu'une teinture imparfaite de leur doctrine; ils ont cru que pour être disciple d'Allan Kardec, il suffisait d'avoir senti une table tressaillir sous les doigts, ou la main s'agiter dans les conditions de la médiumnité psychographique. Emerveillés par une phénoménalité toute naturelle, ils n'ont pensé que vaguement à la doctrine dont les communications ne sont que le prologue. Ont-ils lu les ouvrages d'Allan Kardec, W. Crookes, Roustaing, E. Bonnemère, E. Nus, Zollner, Tournier, Ch. Fauvety, Wahu, R. Walace, etc., etc., et tels dont ils se font, suivant leur caprice, les admirateurs ou les détracteurs? — Quant à nous, nous connaissons quantité de groupes qui ne possèdent même pas les œuvres du Maître! Nous espérons que leur conscience, — *il s'agit ici d'une question de conscience*, — réveillée par l'étude que nous livrons à leur méditation, les obligera à sortir de ce far-niente amollissant, et qu'ils se hâteront d'affermir leur foi, en la propageant utilement.

Il existe à Paris une Société, 5, rue des Petits-Champs, fondée selon le vœu de M. et M^me^ Allan Kardec, choisissons-la comme point de ralliement, comme centre d'activité, qu'elle soit le cœur du spiritisme, le cœur de la *Ligue de l'enseignement spirite*... Semblable à l'organe que la nature a placé dans notre poitrine, elle distribuera la chaleur, la vie, la force dans tous les groupes qui auront adhéré à la ligue. Il s'établira entre elle et les associations spirites de province, une intimité étroite, des relations fraternelles et suivies. Nous nous connaîtrons enfin et nous pourrons nous soutenir mutuellement. Nous nous adressons à tous les journaux, à toutes les revues spirites, en un mot, à tous les hommes de progrès et nous leur demandons un concours actif et dévoué. Nous nous appelons Union et Charité! — Il faut qu'enfin, les spirites, désireux de poursuivre l'œuvre du Maître, puissent se compter!... La Société scientifique du spiritisme devenant le

point de concentration des forces spirites, rayonnerait sur l'étendue de la France, au besoin sur le monde entier.

Mais, entrons dans les détails, exposons en quelques mots les moyens auxquels nous nous sommes arrêtés pour mener à bonne fin l'œuvre de la Ligue :

1° Paris, centre de la confédération spirite. (Tout le monde reconnaît qu'il est urgent de grouper, de coordonner nos forces et de les diriger pour le bien de tous.)

2° La Société choisirait un ou deux délégués dans chaque département; leur mission serait des plus importantes : ils seraient chargés de créer autant de groupes qu'ils le jugeraient convenable, sur des bases uniformes établies par la Société centrale.

3° Ils devraient établir des relations étroites entre les groupes et correspondre entre eux. — Chaque groupe correspondrait avec la Société centrale par l'intermédiaire du délégué départemental, afin d'éviter un encombrement nuisible à la bonne direction des affaires.

4° La Société centrale serait composée de tous les membres qui en font actuellement partie et des délégués départementaux qui prendraient part, chaque année, à une réunion générale.

5° Une souscription serait immédiatement ouverte par tous les journaux spirites pour couvrir les premiers frais de fondation de la LIGUE DE L'ENSEIGNEMENT SPIRITE. Le produit de ces souscriptions serait versé à la Société centrale et publié dans la *Revue Spirite*.

*
* *

La tâche est ardue, mais notre foi et notre énergie doivent s'élever à la hauteur de la mission que nous avons librement acceptée. Rappelons pour stimuler notre zèle et notre ardeur, que nos frères aînés les esprits, ont eu, eux aussi, une lourde tâche à accomplir, lorsqu'ils ont voulu répandre la bonne nouvelle... De quels moyens disposaient-ils alors? — Ils n'avaient aucune relation établie avec nous, ils étaient inconnus, ignorés.

On apprécie aisément les difficultés qu'ils ont eu à surmonter, on admire la patiente énergie, le dévoûment dont ces généreux initiateurs ont fait preuve. En présence de tels exemples, lequel d'entre nous hésiterait à prendre sa part du fardeau et à suivre les hardis missionnaires de l'espace, dans la voie qu'ils nous ont courageusement ouverte? — A l'œuvre donc, tous; — LA LIGUE DE L'ENSEIGNEMENT SPIRITE naîtra... Elle ne tardera pas à se développer, surtout, si, comme nous l'espérons,

elle admet, en principe, la plus absolue liberté de doctrines et d'opinions individuelles.

## OBSÈQUES DE M. JEAN GUÉRIN.

Le samedi, 26 septembre 1885, à deux heures et demie, l'esprit de Jean Guérin se désincarnait, après trois mois de maladie et de souffrances atroces; jusqu'au dernier moment, malgré cette longue et douloureuse agonie de 90 jours, notre frère a conservé toute la lucidité de son esprit et donnait de sages et judicieux conseils, étonnant tous ceux qui l'approchaient, et surtout le docteur Cutoli qui n'avait jamais vu un cas pareil de présence d'esprit pendant quarante-cinq ans de carrière médicale.

Le 29 septembre, malgré la période électorale intense qui retenait à d'autres devoirs la plupart des amis politiques de Jean Guérin, 1200 personnes environ ont suivi le cercueil de notre F. E. S. La bannière et le drap mortuaire de la Société spirite, étaient portés par des spirites hommes et femmes. La vénérable Madame Vve Guérin, âgée de quatre-vingt-quatre ans, était au milieu de sa famille, et précédée par le conseil municipal de Villenave-de-Rions. Prévenue trop tard par un messager maladroit, la Société, *l'Harmonie de Bordeaux*, n'a pu envoyer ses 80 musiciens pour honorer M. J. Guérin, son membre honoraire; les marches funèbres qui devaient être exécutées eussent donné plus de relief à cette imposante cérémonie.

Les hommes les plus importants du pays suivaient le cortège; conseillers généraux, conseillers d'arrondissement, maires, adjoints, conseillers municipaux, etc.

Au cimetière, situé sur le haut de la montagne et devant un admirable paysage, M. Gassiot a lu le testament religieux de Jean Guérin; le voici :

*Ceci est mon testament olographe pour régler mes obsèques.*

« Je soussigné Guérin (Jean), propriétaire demeurant commune de Villenave-
« de Rions (Gironde), déclare n'appartenir à aucun des cultes actuellement
« reconnus par l'Etat ni à aucun autre culte extérieur.

« Je déclare être spirite chrétien, c'est-à-dire que je suis « adorateur du
« Père en esprit et en vérité, selon cette parole de Christ : « Le royaume
« de Dieu est au dedans de vous ».

« J'entends et je veux être enterré sans cérémonie d'aucun culte.

« Je désire que ma dépouille mortelle soit accompagnée au lieu de sa
« sépulture par mes parents, mes amis, mes connaissances et mes frères
« spirites qui désireront se joindre au convoi et faire sur le bord de la
« tombe une prière spirite pour les morts (n° 356, page 386 de l'Evangile
« selon le spiritisme par Allan Kardec). Et dans tous les cas, indépendam-
« ment de la susdite prière pour les morts, il ne sera pas fait d'autres prières
« que celle de l'oraison dominicale.

« J'ai vécu et je mourrai dans le spiritisme chrétien qui n'est autre chose
« que le christianisme de Christ, expliqué dans les quatre Evangiles publiés
« en 1865 par J. B. Roustaing, avocat à Bordeaux.

« Je demande la fosse commune qui est la consécration du principe
« d'humilité proclamé par le Christ, et atteste le peu d'importance que
« l'on doit attacher à l'enveloppe corporelle, qui n'est que l'instrument de
« l'esprit dans la vie immortelle de l'âme par les réincarnations successives
« dans les existences corporelles.

« Je prie mon ami M. du Boscq, mon exécuteur testamentaire, de faire
« exécuter les volontés exprimées par la présente déclaration. Et au cas
« de prédécès de M. du Boscq avant moi, M. Leymarie ou tout autre

« délégué de ma légataire seraient appelés à le remplacer pour l'exécution « de la présente déclaration.

« Villenave-de-Rions le sept juillet mil huit cent quatre-vingt-deux.

J. GUÉRIN.

Après la lecture de la prière pour les morts, indiquée dans le testament ci-dessus, *Madame veuve* GUÉRIN d'une voix ferme, mais émue, a dit ce qui suit dans le langage du pays :

« Mon cher fils, tu as quitté une bonne compagnie sur cette terre, mais « tu en retrouveras une meilleure dans le ciel où nous nous retrouverons; « tu n'as laissé que ton corps ici-bas; ton esprit immortel qui voyagera « facilement désormais, viendra vers nous, pour nous donner de bons con- « seils, et nous rendre courageux. Au revoir; mon cher ami, bon cher « ami!... » Ce spectacle inusité, d'une pauvre vieille mère qui n'a pas voulu qu'on vît couler ses larmes, qui peut à peine marcher et n'était point sortie de chez elle depuis dix ans, a remué étrangement les cœurs; chacun pleurait.

M. PARGADE dans une improvisation partie de l'âme, a rappelé les services rendus à la cause par J. Guérin; son émotion a été communicative.

M. PAILLET a parlé avec éloquence au nom du groupe de *Blésignac*; M. CHATELIER père au nom du groupe de *Frontenac*, avec autant de chaleur et de conviction spirite que M. PEYNAUD, et que M. LEGLISE du groupe de *Naujean*; ce sont là gens de cœur, qui rendaient hommage à un homme estimé, universellement honoré dans sa contrée. Certes, ils aimaient bien leur courageux et judicieux ami, ces chefs de groupes qui s'affirment partout et toujours.

Un jeune enfant de onze ans, JULES CHATELIER fils, de Frontenac, a prononcé les paroles suivantes : « Je viens, tout enfant que je suis, porter mon faible tribut de reconnaissance à notre ami J. Guérin pour le bien qu'il nous a fait matériellement et moralement; spirites convaincus nous lui témoignons la sincérité de notre bien profonde sympathie en venant accompagner sa dépouille de chair, tandis que son esprit, semblable au papillon sortant de sa chrysalide, a brisé son enveloppe et pris des ailes blanches pour ressaisir sa liberté et voler vers des horizons nouveaux.

« Oui, ami Guérin, vous avez brisé les barreaux de la cage qui retenait votre âme captive; dans son vol silencieux elle parcourt les espaces éthérés et reviendra parmi nous, comme l'hirondelle au printemps, pour nous animer du feu sacré, nous forcer à étudier toujours et nous élever dans la voie de la justice et de la fraternité. Frère, travaille en paix. »

M. THIBAUD, de Bordeaux, lit les paroles qui suivent :

« En présence de cette tombe qui va se refermer sur les restes mortels d'un de nos frères bien-aimés, il me semble opportun d'arrêter un instant notre pensée sur les conséquences de ce phénomène si naturel, si logique, je dirai même si heureux de la désincarnation de l'esprit. Nous reconnaîtrons bientôt que c'est à tort que nous avons été habitués à considérer ce fait normal comme un événement lugubre, déplorable, entouré de tous les signes de la douleur et du deuil.

Ne serait-ce pas en effet une chose redoutable que la mort, c'est-à-dire, l'anéantissement, la perte irréparable des êtres que nous avons aimés? Eh bien, c'est cette erreur que le spiritisme est venu combattre et détruire en nous disant : La mort n'existe pas ;

Rien ne meurt dans la nature, tout se transforme;

Notre Dieu est un Dieu de vie, et la mort, ne pouvant sortir d'une source de vie et de lumière, ne peut être qu'une erreur de l'esprit humain, le résultat de l'ignorance.

Ce qu'il nous importe de considérer dans ce fait, ce sont ses conséquences: c'est ce que nous allons examiner rapidement.

C'est après la séparation de l'esprit et du corps que se réalisent, pour le premier, les conséquences bonnes ou mauvaises, heureuses ou néfastes de l'usage qu'il a fait de sa vie matérielle. C'est ce qu'on appelle les RÉCOMPENSES et les PUNITIONS.

Permettez-moi, Messieurs, de m'arrêter sur ces mots que l'on emploie couramment et qui devraient être bannis du langage spirite, car ils expriment deux idées erronées.

Il n'y a, en effet, selon le spiritisme, en se basant sur l'étude des perfections divines, ni peines, ni récompenses proprement dites, applicables aux Esprits désincarnés, d'après la nature des actes de leur vie terrestre ; ce qui permettrait de supposer un jugement qui n'existe pas et certains lieux ou espaces affectés spécialement aux bons et aux méchants, ce qui n'est qu'une hypothèse humaine.

Ce qui est logique, ce que nous pouvons regarder comme vrai, parce que cette opinion s'accorde avec la justice divine, avec la bonté infinie de Dieu, ce que nous croyons, c'est que chacun de nous porte en soi, non seulement à l'état d'Esprit, mais même pendant l'incarnation, la punition ou la récompense de ses actes, qui n'est autre que l'état heureux ou pénible qu'amène nécessairement la nature de ces mêmes actes.

Je n'entrerai pas plus avant dans ces considérations, mais elles étaient nécessaires pour développer ma pensée et je reviens au sujet qui doit nous occuper exclusivement dans ce moment solennel.

Nous rendons à notre frère Guérin les derniers devoirs matériels; dans un instant sa dépouille sera abandonnée à la terre; nous n'avons donc plus qu'à nous préoccuper de ce qui ne périt pas, de son Esprit.

Cet Esprit, Messieurs, qui fut parmi nous Jean Guérin, il est là présent au milieu de cette assemblée, calme, heureux de cette affluence accourue de tous les points de la contrée, pour donner à ce frère, à cet ami sincère et dévoué un dernier témoignage public de sympathie et de reconnaissance.

Cette foule émue, recueillie, qui entoure ce cercueil, doit être pour nous, Messieurs, un grand enseignement et vient confirmer ce que j'ai dit au sujet des récompenses.

Que signifie, en effet, cet empressement de toute une population à venir saluer l'Esprit qui semble nous quitter, si ce n'est la consécration d'une vie toute de dévouement, de charité et d'abnégation. Croyez-vous qu'un égoïste attirerait autour de sa tombe une pareille assistance? Verrait-on sur les visages cette expression de sincère affection pour le disparu? Non, vous le comprenez, l'homme de bien seul a droit à une semblable manifestation.

Ce qui se passe sous nos yeux, sachez-le, est le reflet de ce que font en ce moment dans l'espace les Esprits sympathiques, les amis, les parents qui ont précédé notre frère Guérin; tous sont venus au-devant de lui, tous l'accueillent, le félicitent de sa délivrance et surtout du bon emploi qu'il a fait de sa vie, du bien qu'il a répandu autour de lui.

Voilà sa véritable récompense.

L'égoïste, au contraire, en rentrant dans la vie extraterrestre, se trouve absolument seul, aucune main ne se tend vers lui pour l'aider et le guider, souvent même il est plongé dans des ténèbres épaisses qui lui font ressentir toutes les terreurs de la tombe.

Nous pouvons donc affirmer, Messieurs, que notre frère Guérin est entré aujourd'hui dans une phase de bonheur qu'il goûtera d'autant plus que, pendant ses derniers jours, il a été durement éprouvé par les souffrances physiques, suprême expiation de quelques imperfections à effacer.

Avant de quitter cette place, je viens, mon frère, en mon nom et au nom

des spirites de Bordeaux qui m'en ont donné le mandat, vous féliciter de la fin de votre exil et de votre rentrée dans la patrie spirituelle qui doit nous réunir tous un jour. »

M. Gustave Siauve de Bordeaux s'exprime ainsi :

Messieurs: Saluons la dépouille mortelle de Jean Guérin ; inclinons-nous avec respect devant cette tombe qui vient de se fermer.

Le Spirite ne pleure pas, il espère.... Il espère, parce qu'il sait qu'à côté de cette tombe, il y a une âme qui a vu l'infini et qui vient nous dire :

« J'ai vu de près la mort, elle est l'affranchissement, le progrès, la lumière ; elle est la plus grande des libertés !»

Guérin, nous te saluons.....

La vie du cher invisible que nous conduisons à sa dernière demeure, se résume dans deux mots : *dévouement, abnégation*... Est-il besoin de vous le prouver, à vous surtout, Messieurs, qui, durant des années, l'avez vu à l'œuvre, enseignant, instruisant, ne se lassant jamais? — Vous étiez, non pas ses élèves, mais ses enfants ; vous l'aimiez comme votre père. C'est que, Guérin était un de ces hommes — trop rares, hélas ! — qui ne reculent devant aucun sacrifice pour assurer le triomphe de leurs idées ; sa belle âme planait bien au-dessus des petits intérêts et des mesquines ambitions de ce monde ! Il avait adopté une doctrine, il en avait fait la règle de sa conduite, il y rapportait tous ses actes. *Il avait la foi*, ce flambeau qui éclaire, qui ceint notre front de l'auréole de l'espérance, et cette foi il a su la défendre par sa plume, par ses œuvres et par ses exemples...

*Par la plume*, il a défendu l'œuvre de Roustaing ; et dans la polémique ardente, passionnée, qui fut engagée au sujet de la conception nouvelle que l'ancien bâtonnier de l'ordre des avocats de Bordeaux avait présentée au monde spirite sur la nature fluidique du Christ, Guérin montra ce que peuvent la foi, la reconnaissance et l'amitié, sentiments qu'il a, on peut le dire *idalisés*,...

*Par ses œuvres*, — je puis ajouter par le sacrifice de son bien-être matériel — il a donné au spiritisme ce qui lui faisait surtout défaut, de vastes salles de réunion où les conférenciers peuvent proclamer, défendre, vulgariser les idées qui leur sont chères ; d'un autre côté, il a conquis au spiritisme, — et c'est là le plus grand de ses mérites, — toute une population honnête, laborieuse dévouée, — vous tous, Messieurs, qui êtes venu lui rendre le dernier hommage...

*Par ses exemples*, il a ranimé le courage chancelant des faibles, enseigné les vertus spirites : modération, courtoisie dans la lutte, charité à l'égard des adversaires, respect des opinions et des institutions religieuses, résignation, confiance dans l'avenir...

Guérin a déjà reçu sa récompense, il vient de se transfigurer dans la lumière.....

Mais, pourquoi suis-je ici, moi pauvre inconnu ; et pourquoi le champ du repos retentirait-il plus longtemps encore du bruit de mes paroles? —

Morts, frères invisibles qui m'entourez, et vous, Messieurs, vous venez d'entendre le témoignage de ma respectueuse admiration pour celui qui fut mon ami, permettez-moi de vous dire encore un des plus doux souvenirs de mon passé :

Comme tous les hommes qui étudient le spiritisme sans parti pris, j'avais été frappé de l'ampleur, de la justesse, de la vérité, de la beauté idéale de cet enseignement, de cette révélation sublime qui change ou modifie si complètement notre façon d'envisager les divers temps de la vie ; et dès lors, j'avais résolu de consacrer mon existence à la vulgarisation de cette morale qui sera, un jour, le fondement de l'ordre social et civil, la base de la justice.

La vérité, Messieurs, impose deux devoirs, ne l'oublions jamais, — le

premier de la conserver intacte dans son cœur, le second de l'affirmer, et de la professer hautement... Corde creditur ad justitiam ; — Ore autem confessio, sit ad salutem. (Rom. 10).

Des circonstances fortuites et que je bénis, me rapprochèrent de Jean Guérin ; je trouvai en lui un conseiller, un ami, un soutien ; et, plus tard, aux heures de lassitude et de dégoût, un père bienveillant, qui, par de douces paroles, savait ramener ma confiance ébranlée par le douloureux spectacle des récriminations de quelques-uns d'entre nous, alors surtout que l'union, la concorde nous sont indispensables pour la poursuite et la réalisation de notre but éminemment moral et civilisateur. Ne nous le dissimulons pas, si, hors de la charité il n'y a pas de salut, — HORS DE LA CHARITÉ IL N'Y A PAS DE SPIRITISME...

« Quant à vous, m'écrivait Guérin, ne craignez pas de proclamer bien haut vos convictions spiritualistes ; prêchez l'union en même temps que vous enseignerez la solidarité, et vous vous tresserez ainsi une couronne mystérieuse que vous retrouverez au delà du tombeau. »

Aussi, Messieurs, lorsque pour la première fois je pris la parole pour annoncer la bonne nouvelle, je commençai par rendre hommage à celui qui vient de s'effacer dans l'aurore de l'éternité...

Va, frère. La mort, cet épouvantail qui nous dérobait la lumière n'est plus ; la lumière est faite, éclatante et pure sur les ténèbres qui nous cachaient la vérité... Nous espérons, nous croyons.

Va. — Nous suivrons ton exemple ; comme toi nous lutterons pour le triomphe du spiritisme ; et toute notre ambition, je le jure sur les cendres que renferme ce cercueil, — toute notre ambition sera de te prouver que nous avons été dignes de ton affection et de ta sympathie.

Au nom du spiritisme, Guérin, je te salue !

M. P. G. LEYMARIE a rappelé la vie laborieuse, modérée et si honorable de M. Jean Guérin père ; son dévouement à la chose publique, et comment il a voulu, de concert avec sa veuve et son fils, l'éducation de l'enfant, de la fille, de la femme, pour les appeler à de meilleures et de plus hautes destinées. Il a dit combien cette famille faisait honneur à son pays. Il a blâmé, comme ils méritaient de l'être, les ignorants qui ont critiqué l'enterrement civil de M. Jean Guérin ; la présence de douze cents personnes sympathiques suffit pour protester contre ce que dicte l'intolérance religieuse. Répudiant les infaillibilités quelles qu'elles soient, Jean Guérin était républicain et *Spirite*, par ses rapports avec Allan Kardec, Pierrart, Roustaing, Eugène Nus, Eugène Bonnemère, Charles Fauvety, le prince Devlet-Kildef, Scarpa, Godin de Guise et tant d'autres. A Jean Guérin, simple vigneron, étaient adressées des lettres de Victor Hugo, de Garibaldi, de Jules Favre, de Gambetta, des membres de la défense nationale à Tours, auxquels, en 1870, avec son père, il donnait dix mille francs pour essayer de sauver notre pays de l'invasion tudesque.

Après un discours trop long pour qu'il soit rapporté ici, M. Leymarie a lu plusieurs lettres d'hommes très connus dans la contrée, telles que celles de M. le baron de Boscq, M. Debruck et M. Dezeimeris. Voici la lettre de M. Dezeimeris, agriculteur éclairé, conseiller général du canton de Cadillac, savant et écrivain distingué.

Madame Guérin, Messieurs,

Je reçois la nouvelle très inattendue pour moi, de la mort de M. Guérin et j'en suis bien profondément affecté. Peu d'hommes ont, autant que lui, aimé les autres, aimé leur pays, et compris que notre mission ici-bas est de faire le bien et d'élever notre esprit vers des choses plus hautes et plus durables que l'intérêt matériel. Pour qui savait sa valeur morale, son amitié était une récompense, et je tiens à honneur la sympathie qu'il voulut bien me témoigner.

« J'eusse vivement désiré me trouver demain à Villenave pour lui rendre avec vous, les derniers devoirs. Retenu par une obligation impérieuse, je ne pourrai le faire. Mais je m'unis à vous de pensée, à l'heure du passage en une autre existence de celui qui fut notre ami, et qui ne cessera point de l'être, bien qu'il ait cessé de séjourner parmi nous. — Veuillez agréer, Madame Guérin et Messieurs, l'expression de mes sentiments très distingués. »

L'assistance silencieuse et recueillie a écouté avec respect tout ce qui précède puis chacun jeta quelques parcelles de terre sur le cercueil; l'impression a été grande, et plusieurs personnages distingués sont venus le lendemain et le surlendemain de cette cérémonie touchante, demander de longues explications sur ce que c'était que le spiritisme auquel ils s'intéressent vivement.

*Épitaphe faite par M. Jean Guérin* :

Jean Guérin, né le 27 septembre 1827, désincarné le 26 septembre 1885.

Comme républicain et ami de la solution sociale par l'association, il aima le travail, la justice, et les bons citoyens qui font des sacrifices pour leur pays.

Comme spirirualiste, il eut cette croyance que soumis à la multiplicité des existences, l'esprit humain doit progresser à l'infini.

Passant, médite, car ce qui précède est purement et simplement de la raison.

---

## OBSÈQUES DE Mlle ANGÈLE LAFORGUE.

Cher Monsieur et frère en spiritisme,

Vous avez sans doute reçu de notre frère, M. Laforgue, une lettre de faire part vous annonçant la désincarnation de sa fille, Angèle Laforgue à l'âge de quatorze ans, — et l'enterrement spirite de sa dépouille mortelle.

Nous pouvons évaluer à plus de mille le nombre des spirites et des amis qui étaient venus de tous les points de la ville et des environs, donner à M. Laforgue un public témoignage de sympathie, s'associer à sa douleur et accompagner le convoi de sa fille jusqu'au cimetière. Quelques conseillers municipaux de Toulouse, collègues de M. Laforgue, s'étaient joints à nous.

Dans le faubourg et sur tout le chemin parcouru jusqu'au champ du repos, les habitants en grand nombre se découvraient respectueusement au passage de ce convoi sans prêtre.

Sur la fosse encore béante, M. Laforgue, quoique accablé de douleur et malgré ses larmes, a eu le courage de prononcer quelques paroles d'adieu aux restes mortels de sa fille chérie et une prière de foi et d'espérance adressée directement à l'esprit à son entrée dans la vie de l'espace.

Je vous envoie ci-inclus les quelques lignes qui m'ont été inspirées et dont j'ai donné lecture pour faire suite à la prière de M. Laforgue. Il eut été désirable qu'une voix plus éloquente et plus autorisée que la mienne fût venue le seconder dans cette manifestation publique de notre foi.

Telles qu'elles sont cependant, si vous pensez que ces lignes puissent intéresser les spirites vos abonnés, vous pouvez les insérer dans *la Revue*.

Veuillez agréer, M. et frère en croyance, la nouvelle assurance de mon entier dévouement et au nom de tous les membres de notre cercle nos plus fraternelles salutations.

L. CADEAUX.

## DISCOURS DE M. CADAUX

Au nom du Cercle de la morale spirite de Toulouse et de la société de secours fraternels « *L'association spirite* » permettez-moi, amis, de venir,

après le touchant adieu que vient de lui donner son père, dire, moi aussi, un suprême adieu à la dépouille mortelle de celle qui fut notre sœur.

Pour accomplir chacune des nombreuses étapes qu'il doit parcourir sur la Terre ou dans les autres mondes de l'espace, pour s'épurer et s'élever vers l'Infini, vers Dieu, l'Esprit créé immortel, revêt momentanément un corps matériel qu'il abandonne ensuite quand l'une de ses pérégrinations est arrivée à son terme.

Notre sœur vient d'accomplir une de ses pérégrinations terrestres; aussi rendons-nous aujourd'hui à la matière les éléments matériels qui doivent lui revenir.

Oui, cher Esprit, qui fûtes notre sœur, qui l'êtes toujours, voici venue pour vous l'heure de la délivrance. S'il est vrai qu'un voile matériel vous dérobe à notre vue, vous n'en êtes pas moins ici, à côté des vôtres, toujours vivante et libre. — Et nous élevons toutes nos pensées vers la toute-puissance divine, afin que les Esprits purs et sympathiques viennent vous recueillir au seuil du monde invisible et qu'ils vous aident à vous dépouiller des derniers liens qui vous rattachent encore à ce corps qui fut l'organe de vos dernières souffrances, et qu'ils célèbrent avec joie votre retour parmi eux. Ce ne sont pas des paroles de regrets que nous vous adresserons en ce moment. — Trop court, en effet, a été votre passage parmi nous pour que nous ne nous réjuoissions pas au contraire de vous voir quitter à son printemps cette existence terrestre dont vous n'avez connu ni les tourments ni les vicissitudes.

C'est pour ceux qui restent que nous gardons nos regrets.

Nous nous associons de cœur à la douleur de votre père et à celle de votre famille dont vous étiez la joie et l'espoir.

C'est à eux surtout qu'incombe aujourd'hui la peine de la séparation. — Mais ils puiseront, que dis-je ? ils ont puisé déjà dans la foi spirite, la force de supporter les amertumes de l'épreuve avec la consolante certitude d'être réunis à vous quand sonnera aussi pour eux l'heure de la délivrance!.

Au nom de tous les spirites de Toulouse dont je suis en ce moment l'interprète, qu'il me soit permis d'offrir à notre ami Laforgue l'expression de notre fraternelle sympathie, et de le remercier de nous avoir donné, dans cette douloureuse circonstance, par une cérémonie exclusivement spirite, l'occasion de montrer que sans le concours de ministres d'aucun culte, nous savons prier pour ceux qui nous quittent matériellement, mais qui nous restent, Esprits amis et dévoués, pour nous soutenir dans l'âpre sentier de la vie, — et d'affirmer ainsi hautement notre croyance toute de progrès, de charité et d'amour!

L. CADAUX.

Voici maintenant les paroles émues prononcées par M. Laforgue sur la tombe de sa fille bien-aimée :

« Esprit d'Angèle, ma chère fille, écoute ma voix. Nous accomplissons ici, chère âme, un pénible devoir; nous venons porter ton pauvre corps à la terre. Ce corps, Esprit bien-aimé, est là inerte et privé de vie. Il ne peut plus te servir maintenant; il faut l'abandonner et revenir avec nous.

Oui, Esprit-bien aimé, abandonne les ténèbres de la tombe... viens avec nous, et nous te montrerons la lumière qui conduira ton Esprit à la félicité et au bonheur.

Cette félicité et ce bonheur tu les trouveras dans le sein du Seigneur.

Et ce bonheur, quand tu l'auras reconquis, quand tu auras recouvré toutes tes forces d'esprit, tu viendras à nous qui souffrons.

Tu ensoleilleras notre âme attristée. Tu verseras un baume sur notre cœur meurtri.

Esprit de notre enfant chérie, c'est ce que nous attendons de ton amour.

Viens avec nous,

Viens avec nous.

Et vous, chers parents, amis et frères, merci d'être venus accompagner le corps de notre enfant bien-aimée jusqu'ici.

Je vous en prie, ayez encore une pensée pour elle. »

Le soir, dans la salle de réunion de nos frères spirites de Toulouse, une séance spéciale a eu lieu et elle a été entièrement consacrée à l'évocation d'Angèle Laforgue. Toute sa famille y assistait. Cet Esprit entièrement dégagé déjà, — paraît-il, des entraves de la matière, a donné de touchantes communications par la remarquable faculté orale de madame Suran.

Tous les assistants en ont été profondément émus.

Nous envoyons à notre frère M. J. Laforgue et à sa famille, l'expression douloureuse de notre vive sympathie, et à l'Esprit d'Angèle Laforgue notre adieu plein d'espérance.

---

## OBSÈQUES DE Mlle CHARLOTTE CHAZARAIN

17 octobre 1885.

M. le Dr Chazarain vient de perdre sa fille, Mlle Charlotte Chazarain, à l'âge de onze ans et demi ; il a voulu prononcer lui-même quelques paroles sur la tombe de cette enfant bien-aimée, mais son émotion bien naturelle l'ayant empêché de le faire, M. Bourgès a lu le discours que nous reproduisons ci-dessous.

Nous envoyons à M. Chazarain et à sa famille l'hommage de notre sympathie fraternelle à cette heure douloureuse mais éclairée par le spiritisme du jour consolant de la vie future.

Une nombreuse assistance avait tenu à témoigner de son affectueux respect pour ceux à qui la mort enlève si prématurément un être cher qui avait sans doute terminé ses épreuves ici-bas.

Chère enfant,

Tu vois ici tes parents et tes amis désolés, pleurant ton brusque départ, alors que l'amour des tiens et de ceux qui te connaissaient devait te retenir longtemps parmi nous.

Pourquoi es-tu partie sitôt ? Pourquoi la science et le dévouement ont-ils été impuissants à retarder ta désincarnation ? Ils le comprendront ceux qui croient à l'amour par delà le tombeau et à l'accroissement des forces de l'Esprit rentré dans la vie de l'espace. — Tu nous l'as dit dans les dégagements de ton délire, tu nous l'as dit depuis ton retour à la grande lumière. Attirée dans ta dernière famille par les souvenirs du passé, par ton amour pour elle, tu as cru que désincarnée tu lui serais une protection plus puissante ; tu nous as dit que tu ne pouvais remplir la mission choisie par toi qu'en mourant à la vie de la terre.

Tu nous as dit encore que tu avais renoué les liens qui unirent jadis deux de tes familles de la terre et qui loin l'une de l'autre s'étaient perdues de vue, et tu nous en as donné la preuve. Tu veux être désormais le génie protecteur des deux, leur épargner le malheur que tu redoutes pour elles.

Ah ! nous te remercions du plus profond de nos cœurs ; nous comprenons ton grand amour et ton dévouement.

Mais ton sacrifice est trop grand et nous le regrettons ; les deux familles que tu as réunies ne peuvent s'en consoler et s'habituer à l'idée de ne plus te revoir. Tu as trop souffert pour accomplir ce sacrifice.

Pourtant une consolation nous reste : nous savons que tu es toujours vivante, hors de ton corps matériel, que nous pouvons communiquer avec toi, que nous avons ta pensée et ton amour ; nous sentons ta présence parmi nous et nous éprouvons déjà les effets de ta douce influence.

Te voilà libre, rendue à la grande vie, à la vie de l'espace, à la lumière.

Tu vois ton passé, ton progrès accompli par tes efforts dans tes incarnations successives, par tes luttes, par tes souffrances, et tu en es heureuse.

Tu nous disais, il y a peu de temps, que si tu mourais tu aurais les regrets de tous ceux qui t'ont connue. Oui, tous ici, parents et amis, te pleurent; tu vois leurs larmes et tu sens leur douleur. Si nous nous résignons, c'est pour ne pas augmenter ta propre souffrance et ne pas diminuer la joie que tu ressens de ta délivrance et de l'accueil des amis de là-haut qui t'ont précédée au séjour de ta famille spirituelle.

Que ces fleurs qui ont orné ton cercueil et qui vont rester sur ta tombe t'apportent avec leur parfum les effluves de nos âmes, afin que tu voies que nous t'aimons toujours, comme nous savons que tu nous aimes jusqu'à avoir voulu en mourir.

Au revoir, Charlotte, au revoir!

## DISCOURS DE MADAME L. COLIN.

« Il est donc bien vrai que du bonheur de ce monde chaque jour qui fuit en détache un des liens les plus chers et les plus doux!

Pourquoi donc avez-vous quitté le nid qui vous abritait, ô ma blanche colombe? Pourquoi laisser le deuil, les regrets et les pleurs, là où vous étiez la joie, le sourire et l'enchantement? Pourquoi, ange, enfant et fleur! sitôt éclose, sitôt ravie? prendre votre vol vers les cieux, lorsque vous laissez sur la terre ceux dont votre chère présence avivait la foi, l'espérance et l'amour?

Mais, déjà vous parliez le langage des âmes, vos sœurs, et les parvis sacrés n'avaient pas de secrets pour vous. Ils vous ont trop vite rappelée, ô chère enfant tant aimée! oubliant qu'un père, une mère, des frères et des sœurs sont en larmes, vous cherchant dans la maison désormais vide de vous.

Ah! ne les oubliez jamais! souvenez-vous qu'ils restent dans la vie, c'est-à-dire dans la lutte, dans les difficultés renaissantes, dans la souffrance d'une moitié de leur cœur que vous avez emportée!

Et si, comme la colombe de l'arche sainte, vous n'êtes venue prendre terre que pour nous apporter, des horizons bénis, le rameau d'olivier symbole de paix et d'éternel amour! souvenez-vous de ceux qui, vous ayant donné la vie de ce monde, ont besoin à leur tour que vous les aimiez et les aidiez à porter le poids des douleurs qui sont attachées à notre condition matérielle.

Souvenez-vous que votre père est un vaillant; qu'il surcharge sa vie, toute pleine déjà d'austères et ardus devoirs, d'une œuvre sainte et juste et grande, qu'il lutte pour la lumière et la vérité contre les ténèbres des erreurs et du parti pris; pour l'espoir qui sait, qui croit et console, contre le désespoir qui nie, blasphème et s'abandonne.

Ah! sur lui, sur votre mère, sur votre chère famille, étendez toujours vos blanches ailes; obtenez du Dieu puissant et bon d'être leur ange protecteur, leur guide éclairé.

Souvenez-vous aussi de nous tous, amis de votre famille éplorée, qui nous unissons à eux, dans leur douleur, mais aussi dans leur espérance, ne vous ayant connue que pour vous aimer et vous regretter.

Et, moi, qui ne vous ai vue qu'une fois, chez de bons et braves cœurs, dont je garde toujours le cher et inoubliable souvenir, j'ai eu de vous, douce et charmante créature, l'impression la plus pénétrante et la plus émue, et je sens encore sur ma joue en pleurs, le doux et tendre baiser que vous m'avez donné. Souffrez que je vous le rende pour ce monde et pour l'éternité. »

Au retour du cimetière la famille de M. Chazarain s'étant réunie avec plusieurs amis et M. F..., médium à incarnations, ce dernier s'est endormi,

et l'esprit de Charlotte Chazarain a donné par lui la communication suivante :

« Séchez vos larmes et chantez ce jour qui voit ma délivrance. Nous ne sommes point séparés, nous ne le serons jamais et les temps pourront suivre les temps que rien ne nous séparera.

Aimez-vous, aimez-vous, car je suis venue surtout pour vous rassembler, pour vous unir à nouveau. Entre tous soyez une même famille; soyez toujours amis dévoués et que ce dévouement n'ait aucune limite. Si vous deviez vous séparer encore, je reviendrais. Mais vous ne voudrez plus ce sacrifice; j'en ai déjà fait de si grands!

Le voile est tombé de mes yeux; je vois le lointain de ma vie passée et le lointain aussi de ma vie à venir comme Esprit.

Je suis heureuse, oui, bien heureuse. N'étaient vos larmes, je chanterais. Mais vos larmes me rapprochent de vous; vos larmes font couler mes larmes et je voudrais que vous m'aimiez assez pour ne pas pleurer, afin de ne pas me faire pleurer aussi. Entre nous il n'y a pas d'adieu et déjà depuis bien des siècles nous nous disons à chaque séparation un « au revoir » bien triste. Mais le progrès s'imposait à tous; le progrès de chacun de nous exigeait les séparations, et les séparations avaient lieu. Je resterai votre esprit protecteur; je vous suivrai tous; je serai l'Esprit bienfaisant qui changera jusqu'à l'atmosphère fluidique de votre demeure, et y rendra impossible les mauvaises influences qui ont été si souvent cause de vos chagrins et de vos épreuves. Tout cela n'a qu'un temps et si je suis venue au milieu de vous prendre vie avec votre sang, avec votre chair, mes bien-aimés parents, c'était surtout pour avoir plus de force pour vous protéger ainsi que mes frères et sœurs, faire cesser cette suite de cruelles épreuves que vous avez subies et réunir ensemble déjà en ce monde les membres de deux familles qui, dans les cieux, n'en forment qu'une seule.

Séchez, séchez vos larmes; vos larmes font mal à mes yeux; elles m'empêchent de voir tout ce qui est beau, tout ce qui m'appelle; elles restent, ces larmes qui viennent de vous, le dernier voile derrière lequel s'épanouissent les grandes beautés de l'espace.

Aimez-vous, aimez-vous comme je vous aime; mais ayons entre nous cette amitié qui donne une joie sereine, un désir ardent de se revoir, une amitié qui repousse les larmes. Oh! appelez-moi, appelez-moi dans vos épreuves, évoquez-moi lorsque dans votre retraite, ô mon père, vous voudrez avoir des nouvelles de l'espace; lorsque vous voudrez avoir la solution du problème que votre esprit se posera; je serai là, je serai l'ange de votre solitude, l'ange qui portera dans votre esprit le flambeau de la lumière, et le génie protecteur qui attirera les bénédictions de toutes sortes sur vous tous.

Pauvre ami, (M. Jo...) pauvre ami, vous que j'ai attiré dans cette famille, vous pour qui je suis revenue, oh! jamais je n'avais eu si grande joie que celle que je ressens de savoir, de voir, étant encore en ce monde, que je suis votre promesse de l'éternité.

Au revoir, au revoir, à bientôt.

---

## COMMUNICATIONS SPONTANÉES DE VICTOR HUGO.

Victor Hugo a déjà donné, dans de nombreux groupes, des communications qui nous sont parvenues mais que nous n'avons pas voulu livrer à la publicité avant de les avoir bien étudiées. Nous en publions deux aujourd'hui, prises parmi celles qui nous

ont paru les meilleures. On y remarquera le ton de modestie du poète et la hauteur constante de ses vues.

30 mai 1885. — (Communication spontanée).

« Fuyons le bruit qui me trouble ! fuyons les hommages assourdissants qui s'abattent sur moi avec une implacable lourdeur ! Que de pavés ! mais aussi que de bonnes et délicates pensées ! Celles-ci font passer les autres en les corrigeant. Quel bruit ! Combien de pensées qui s'entrecroisent et se combattent ! Quel triomphe ! Mais aussi que de passion et que de haines ! Ils seront heureux? non, orgueilleux d'avoir fait des funérailles splendides « au poète national » et aussi à l'homme d'État ! D'où lui vient tant d'amour alors que d'autres plus méritants que lui, — c'est lui qui le dit, — ont souffert de l'injustice de leurs concitoyens, de l'injustice de ceux qui croyaient les connaître, dans leur patrie et ailleurs ! Ils ont souffert? non, parce qu'ils ont su se mettre par la pensée au-dessus des souffrances ; ils ont su les braver et les mépriser ; ils ont su s'élever au-dessus d'elles et ne pas se plaindre.

« Souffrir sans se plaindre, voilà la véritable grandeur. Chercher à s'élever visiblement aux yeux de sa patrie, aux yeux du monde entier, ce n'est pas de l'héroïsme, c'est du calcul, et malheur aux calculateurs ! Malheur aux poursuivants de gloire poussés par l'ambition personnelle même la plus sublime ! Je ne viens pas ici faire mon apologie en ce moment où tant de bruit se fait autour de mon cercueil. Si je vois ce que j'ai fait de bien, je vois aussi ce que j'aurais pu faire, et cette partie de mes actes pensés est incomparablement plus considérable que celle de mes actes consommés. J'ai laissé des écrits intimes où se trouve entièrement le secret de ma pensée, telle du moins que je pouvais la concevoir avant ma désincarnation.

« J'aurais pu beaucoup oser dans l'intérêt de la vérité ; je n'ai pas osé tout ce que j'aurais pu. J'avais l'autorité du talent, du « génie » a-t-on dit, et cela est vrai puisque j'étais inspiré par des génies supérieurs invisibles, qui versaient leurs pensées sur un sol dont ils avaient reconnu la bonté relative et la fécondité. Oui, ces grands génies, ces Esprits qui avaient vécu corporellement à travers les âges, continuant le travail non interrompu de conduire les hommes dans la voie du progrès, me parlaient dès ma plus tendre enfance :

« J'allais chantant *leurs* vers d'une voix étouffée...»

Je le dis et je le comprends maintenant mieux quejamais. Mais d'où me viennent ces importunités qui m'assaillent? Que d'union

en apparence! que de discordes en réalité! Que d'hypocrisies, de lâchetés et de vengeances! Ah! ne vous faites jamais les courtisans ni des hommes ni des idées. Ce qui est vrai n'a pas besoin d'être courtisé. (Suspension.)

« Ah! le recueillement repose. Combien on est heureux de se plonger avec confiance dans le sein de ce repos actif depuis bien longtemps entrevu par moi, mais presque toujours mêlé à des pensées d'angoisses, de pleurs et de châtiment! J'ai cru en Dieu, je crois en Dieu! Mais je n'ai pas assez cru en sa justice, je n'y ai pas cru comme j'y crois maintenant. Et cependant je savais! J'avais en moi un dépôt précieux, j'avais ma part de vérité, une part considérable, grande comme le « génie » qui m'animait! Je me suis enfermé le plus souvent, en parlant à un public sceptique, dans des abstractions qui, pour la plupart de mes lecteurs ou de mes auditeurs, passaient pour les rêves d'un poète. On pardonne tout aux poètes parce que ce sont là de pures fantaisies qui ne tirent pas à conséquence; je n'ai pas caché mon opinion sur l'immortalité, sur ce que je savais de science certaine, mais je n'ai pas assez insisté peut-être sur cette déclaration d'une vérité connue, aimée par moi comme mon patrimoine le plus cher; ce qui fera dire peut-être que c'est en passant et en fermant les yeux que je me suis dit croyant.

« Je ne me suis pas incliné devant l'athéisme et j'ai protesté à sa face de ma croyance en Dieu. Cela suffit-il? Dieu seul le sait et sa justice. Un grand fait s'est produit au courant de ce dix-neuvième siècle qui doit porter, dit-on, le nom de Victor Hugo; un fait universel auquel celui que tout le monde acclame en ce moment aurait pu porter publiquement une plus grande attention et pour cela il n'aurait eu qu'à découvrir le fond de sa pensée. Ce qu'il n'a pas fait comme homme, il le fera comme Esprit, ainsi que tant d'autres ont fait.

« Appelé un peu partout dans les centres spirites, il ne dit pas ce qu'il a fait, ce qu'il a répondu ou ce qui a été répondu pour lui avec ou sans son autorisation: il est venu ici spontanément et vous qui écrivez vous doutez encore de l'authenticité de cette communication. C'est là précisément ce qu'il faut; j'ai été conduit ici par des Esprits dont j'avais peut-être trop méconnu la valeur. C'est une bienfaisante leçon de modestie qui a droit à toute ma reconnaissance. Je reviendrai. »

13 juin 1885. — « C'est bien moi qui suis venu auprès de vous, monsieur, pour échapper au bruit qui m'assaillait et qui par moment me devenait insupportable. Pourquoi suis-je venu ici sans

y avoir été appelé, sans avoir jamais eu aucune relation avec vous ? C'est ce que je n'aurais pas compris tout d'abord, ce que je comprends maintenant. J'ai besoin de solitude et de calme, j'ai besoin de m'arracher au bruit, au tumulte des passions déchaînées qui empêchent tout recueillement, toute véritable élévation de l'âme vers Dieu. Un courant fluidique m'a conduit ici où viennent de temps à autre des Esprits que j'ai connus et pour lesquels j'ai eu de l'estime et de l'affection,

« Il faut que je vous dise en quel état je me trouve ; il me semble que les ovations qu'on a faites à ma dépouille mortelle sont hors de proportion avec ce qu'on appelle ma gloire ; ma gloire consiste dans le peu de bien qu'il m'a été donné de faire et non dans la forme plus ou moins heureuse de mon langage poétique. Qu'est-ce que tout cela sinon le vêtement de la pensée ? C'est la pensée qui fait la gloire de l'écrivain, c'est elle qui est le fonds solide sur lequel s'élèvent les réputations durables ; et en cela je fus un des nombreux organes d'une pensée universelle. On m'appelle Grand, on m'appelle Maître ; le Maître, c'est celui qui me donna la pensée que j'ai mise en œuvre et quand à la grandeur, je répéterai la paroled'un orateur chrétien : « Dieu seul est grand ! » Je fus chrétien, jesuis resté chrétien jusqu'au dernier moment de ma vie corporelle.

« Que de petitesses ! que de querelles mesquines ! Que de rages ennemies se combattent, alors qu'on devrait se renfermer dans un calme religieux et serein ! Je ne veux pas récriminer et je livre ma vie au jugement de la postérité ou plutôt aux jugements divers que les passions de l'avenir porteront sur moi. Je veux dire quel est en ce moment mon état moral et ce que je prétends faire avec la permission divine et l'appui des bons Esprits qui veulent bien se mettre à ma disposition pour m'aider dans ma tâche nouvelle. Les hommes jugent mal parce qu'ils ne veulent pas s'appuyer sur les éléments que les Esprits leur offrent si généreusement.

« Je fus médium, aucun spirite ne l'ignore, je le fus et je sus que je l'étais. J'ai consigné tout cela quelque part. Que dois-je être maintenant ? Guide à mon tour selon mes forces et mes moyens. qui sont peut-être moins grands qu'on ne pense. Ce qui ne me fera pas défaut c'est la bonne volonté. Je fus intolérant à ma manière, plutôt dans la forme que dans le fond, parce que je me passionnai souvent et que l'homme n'est jamais parfait ; et nul pas même lui ne connaît bien souvent les ressorts qui le font agir. La passion traduite en ce qu'on a appelé un langage sublime a fait mon succès.

« Mais qu'ai-je besoin à présent de ces succès qui sont bien peu de chose dans le milieu où je me trouve? Il faut agir, il faut que cette activité constante qui m'a si longtemps soutenu vive en moi, qu'elle y vive toujours ! Soldat de l'idée, je veux continuer ma tâche en modifiant en elle ce qui doit être modifié; je veux marcher toujours sous l'égide de l'idée de plus en plus épurée. Je me sens en disposition de dicter encore des vers, mais surtout de la prose, aux médiums qui voudront et pourront recevoir mes pensées d'outre-tombe. Puissent ces communications ouvrir les yeux des incrédules et leur inspirer de saines pensées sur les vérités si rationnelles et si consolantes du spiritisme!

« Que la voix de Victor Hugo mort se fasse entendre au monde terrestre, comme le fit la voix de Victor Hugo vivant. C'est la voix de Victor Hugo libre qu'on entendra, c'est sa pensée qui sera mise en œuvre par des mains pieuses et dévouées au grand œuvre de la régénération et du progrès. Ce que Hugo vivant n'a pas suffisamment fait pour le spiritisme, mort il le fera ; et sa pensée, laborieuse ouvrière, ne cessera pas d'agir avant d'avoir accompli la tâche qu'elle s'impose aujourd'hui.

« Je vous remercie, monsieur, de votre accueil sympathique; de nombreux médiums se mettent à ma disposition et des travaux sont déjà commencés, mais je n'oublierai pas l'accueil que vous me faites et la fidélité avec laquelle vous traduisez ma pensée. Si vous le voulez bien et que vos guides le permettent, je reviendrai. — Bien à vous. » (*médium* MARC BAPTISTE.)

---

## HISTOIRE D'UNE VIVISECTION

### DICK

NOUVELLE.

Tout était prêt pour l'opération : la petite bête était là, humant l'air avec insouciance, ne paraissant se méfier de rien, remuant la queue de temps à autre et n'attendant qu'un signe de son hôte pour se livrer aux épanchements de son heureux naturel.

Dick était un petit chien à poil ras, espiègle, les yeux vifs, tout disposé à se lier vite et à entrer dans l'intimité des gens. Pourtant son existence, jusque-là difficile et aventureuse, ne lui avait pas permis de se créer de ces affections durables qui remplissent l'existence de ses pareils. C'est pourquoi il ne se trouvait nullement étonné, après avoir passé par tant de mains, de se trouver entre celles du savant docteur R...

Mais récapitulons. — Notre savant avait entrepris un grand travail sur la sensibilité nerveuse. Des points assez importants avaient été élucidés ; il ne s'agissait plus que de démontrer par les faits quelques théories un peu hasardées qu'il avait avancées dans l'un de ses ouvrages récents. Pour cela, il se trouvait obligé plus que jamais de recourir à cette fameuse méthode expérimentale qui fait les délices de la science moderne et qu'elle pratique à son gré sur les êtres et sur les choses. Mon Dieu ! sur les choses, personne n'y trouve à redire, au contraire ; sur les êtres, c'est différent ; il y a contestation. C'est ce à quoi songeait en ce moment le docteur.

Jamais les objections qu'il aurait voulu se dissimuler, ne s'étaient aussi nettement présentées à son esprit qu'à l'heure où il se disposait à mettre à exécution un projet qu'il n'avait pas eu la moindre peine à concevoir.

Parbleu, un animal n'est qu'un animal ; il le savait bien, mais au moment de porter la main sur une créature sensible il hésitait ; il éprouvait un malaise cruel. Il était furieux à cette idée que, même en accomplissant son devoir, on ne saurait trouver la paix de l'âme... S'il renonçait ?

Mais il faut pourtant bien que la science progresse. Ah! connaître *exactement* la fonction de tel nerf, l'importance de telle artère... démonter l'organisme humain, comme une pendule ; en étaler tous les ressorts ! — L'homme a tant de fois, vainement hélas ! décousu sa poupée sans pouvoir y trouver ce qu'on est convenu d'appeler la petite bête, ce je ne sais quoi qui l'anime et la fait aimer et penser ; l'âme enfin, sait si bien se dérober aux investigations du scalpel, qu'en la prenant sur le vif, ou qu'en la surprenant plutôt au milieu de ses plus importantes manifestations, on la contraindrait peut-être à avouer son secret, — si l'on n'arrivait pas à cette *heureuse* conviction qu'elle n'a jamais existé. — Oui, mais si en détruisant l'organisme qu'elle dirige on lui enlève tout moyen d'action ! — Peuh ! bagatelle...

Autre chose importunait le grand savant. En sa qualité de matérialiste et de transformiste, il se demandait s'il était bien logique de rompre avec la solidarité qui est la base du système darwinien et s'il avait bien le droit de faire souffrir des êtres dont l'organisation se rapproche aussi fortement de la nôtre. — Mais ses scrupules s'évanouirent lorsqu'il se rappela que cet homme illustre avait fait de la lutte pour la vie une inévitable nécessité. — Et puis Darwin n'était encore que timidement accueilli dans les sphères officielles de la science...

Pourtant, voici ce que quelqu'un d'invisible soufflait à l'oreille du docteur :

« Je sais bien que l'homme est dans une triste condition ici-bas ; qu'il est parfois contraint d'être cruel ; qu'il écrase souvent des milliers d'êtres inoffensifs ; que le sang coule de toutes parts ; que les abattoirs, les basses-cours sont des champs de carnage sous la protection des lois ; que le plaisir de la chasse est considéré comme un des plus amusants de ce monde, et que de ce besoin de tuer plusieurs font un devoir !

« Oui, mais l'homme n'a-t-il pas pour correctif du meurtre, la pitié ? A côté de la nécessité de tuer, n'y a-t-il pas le désir de soulager ? Même en donnant la mort, ne voudrait-on pas épargner la souffrance ?

« Ah ! je ne sais si Dieu nous a fait maîtres de la vie des animaux,... c'est une question que je réserve ; — mais ce que j'affirme, c'est qu'il ne nous a pas donné le droit de les faire souffrir et qu'il ne peut approuver les procédés de la science, lorsqu'elle exerce ses tâtonnements sur les organismes susceptibles de ressentir vivement la douleur.

« Hélas ! lorsque la vie de ces modestes créatures nous fait découvrir chez elles,— et cela sans qu'il soit besoin de fouiller dans leurs vertèbres, — l'existence d'une psychologie délicate qui se rapproche si sensiblement de la nôtre, pouvons-nous répudier cette solidarité que la science même s'efforce de prouver ?

Songez-y, la douleur, cet agent de rédemption dont l'économie est aussi mystérieuse qu'effrayante, ce n'est pas à nous qu'il appartient de l'apporter ici-bas. Qui s'en fait le dispensateur commet un sacrilège. Et par ce fait qu'elle n'agit que dans un but supérieur, l'infliger sans autorité, sans raison, est une usurpation, un empiètement des droits de l'homme sur ceux de la divinité ; c'est un crime. Cette douleur, si inconsidérément distribuée, retombe de tout son poids sur l'humanité même qui l'a consentie ; si la somme de son bien-être peut en être accrue, sa valeur morale en est amoindrie, et elle perd en dégradation ce qu'elle gagne en jouissance. Ah ! certes non, le spectacle de cette humanité égoïste, retranchée dans l'amour du soi comme dans une forteresse, et qui sous prétexte d'amour et de solidarité, sacrifie le reste de l'univers à son bien-être, n'est pas fait pour charmer le cœur ! Un animal ! tout est dit lorsqu'on a dit cela. Mais il vit cet animal, il souffre ! Est-ce que son infériorité par rapport à nous, nous autorise à être cruels envers lui ? Devons-nous lui faire maudire par nos indignes traitements la nature

que tout le porte à aimer ? — Quelle logique ! nous amuserions-nous à tourmenter un sauvage, sous prétexte qu'il est moins avancé que nous et qu'il tient moins de place dans la civilisation ? et irions-nous trouver un condamné dans son cachot pour le torturer, sous prétexte qu'il est criminel ? Acceptez, s'il le faut, le sang des martyrs et des héros, celui-là féconde l'humanité et la relève ; mais celui que vous vous plaisez à verser vous appauvrit et vous dégrade, et vous pousse à continuer sur l'homme même l'apprentissage de votre férocité.

« Et je vous dirai encore pour dernier argument :

« Tuez, *puisqu'il le faut*, mais ne torturez pas. Il faut, pour subir la douleur, ou la mériter, ou l'accepter. Ces conditions ne se rencontrent pas dans l'animal innocent que vous persécutez. L'humanité elle-même, lorsqu'il le faut, ne marchande pas les vies sur les champs de bataille, mais les roues et les chevalets lui ont toujours fait horreur ! »

Mais peine perdue !... Le docteur s'éponge le front et d'un geste il a bientôt chassé de son esprit toutes ces rêveries. Il s'est levé brusquement, honteux comme si toute la faculté avait les yeux fixés sur lui. Dick se met aussitôt à gambader, et saute sur une table... la victime vient s'offrir d'elle-même au bourreau. L'opérateur s'avance vers la pauvre bête, en murmurant les mots devoir, science, humanité, devenir social... Des cordes solides ont bientôt fixé le frêle animal sur place... Le sang coule déjà. Mais un cri déchirant se fait entendre,... puis un regard plein de reproches, de larmes, se fixe sur l'exécuteur... Ah ! pourquoi celui-ci a-t-il des yeux et des oreilles ? Ce que tous les raisonnements du monde n'ont pu faire, ce cri et ce regard l'ont fait. Ce cri surtout, un cri humain, un de ces cris qui sortent plutôt d'une âme que d'un corps. Les fibres les plus secrètes de son être ont été bouleversées. Il est comme magnétisé.

Ah ! pauvre savant ! tu t'étais calomnié. Tu n'es pas de taille pour une semblable besogne. Vite, vite, de la charpie, une ligature. Le mal est réparé... la blessure était légère... Dick, lèche la main de son maître. Il vient d'opérer, sans s'en douter, une terrible cure. Que de choses ce savant ignorait et qu'il vient d'ap-d'apprendre !... Quelle lumière s'est faite tout à coup dans son esprit ! Que d'erreurs il a vaincues, que d'orgueil il a terrassé ! Il se dit en lui-même : « toutes les découvertes du monde ne valent pas un acte de charité, même envers un animal. » Dick est ramené au logis ; il deviendra le favori de Madame et le pauvre abandonné sera l'enfant de la maison.

T. DALEX.

## NÉCROLOGIE.

Nous apprenons la mort de M. Bernard *Ragazzi*, président fondateur de la Société magnétique de Genève.

M. Ragazzi est l'auteur du *cours de magnétisme en neuf leçons*, un excellent ouvrage qui prouve combien son auteur avait étudié cette question sous toutes ses faces.

---

## BIBLIOGRAPHIE.

Nous avons annoncé dans le dernier numéro de la *Revue* une brochure du coût de 0 fr. 20 *franco*, traitant de la guérison certaine du CHOLÉRA (1). Cette brochure est le rapport fait par l'auteur à l'Académie des sciences. Nous pensons devoir en reproduire ce passage :

« Croyons bien que si le magnétisme et la médecine étant également inconnus aux hommes, on avait à choisir entre les deux procédés, avant tout examen, on supposerait le magnétisme comme raisonnable et la médecine comme prodigieuse. Si au lieu de juger la science de Mesmer, la médecine avait été jugée par les disciples de ce dernier, quel réquisitoire ! Si on avait appelé en témoignage tous les éclopés, tous ceux chez qui une indisposition est devenue une maladie chronique ; si, à l'exemple des spirites, on eût pu demander leur avis à ceux qui sont morts prématurément, je laisse à penser ce qu'il y aurait eu de circonstances aggravantes et de quel poids elles auraient pesé dans la balance. »

L'auteur, M. J. Deboisouze, faisait suivre cette dernière phrase d'un renvoi que son éditeur n'a pas cru devoir imprimer pour ne point déplaire, paraît-il, à sa clientèle cléricale.

M. Deboisouze nous demande de publier ce renvoi dans la *Revue* et nous nous empressons d'accéder à sa demande.

Qu'on ne nous suppose pas, dit-il, une intention ironique vis-à-vis des spirites :

« Nous respectons toutes les croyances sincères, mais surtout lorsqu'elles nous paraissent rationnelles. La maxime des spirites : « Hors la charité point de salut » vaut bien : « Hors de l'église romaine point de salut, » d'autant mieux que Jésus-Christ a dit :

(1) Nous rappelons aux chefs de groupe et aux personnes qui voudraient s'intéresser à cette brochure si utile, que l'auteur la leur laissera à 12 francs le cent, afin d'en faciliter la propagande.

« plusieurs viendront d'Orient et d'Occident et qui seront assis à la même table... » Les spirites pensent que leur doctrine est le pur christianisme ; ils repoussent le culte des saints défendu par la loi du Sinaï, inutile d'ailleurs, puisque Dieu lit dans nos cœurs et qu'on n'aurait besoin d'intermédiaires que pour demander une injustice ; ils repoussent de même tout culte extérieur ressemblant au Pharisaïsme ou au commerce dans le Temple. Les Juifs demandaient à Jésus-Christ : n'êtes-vous pas le prophète Elie? comment se fait-il que vous ayez existé avant Abraham? est-ce à cause de ses péchés que cet homme est né aveugle? Jésus-Christ a dit : « Il faut que vous renaissiez de l'eau (principe de toutes choses) et de l'esprit ! » Moïse défendait à son peuple grossier l'évocation des morts ! Les spirites pensent que l'absolution est un billet à La Châtre ; que l'enfer *éternel*, n'ayant plus pour but l'amélioration de l'être, ne saurait être l'œuvre d'un Dieu bon et juste ; ils préfèrent aimer le Dieu qui leur permet de réparer, que celui qui les brûle ; voyant partout et toujours sourdre l'effet de la cause, ils pensent que les lois de Dieu sont trop parfaites pour avoir besoin d'être vengées autrement que par leurs propres forces ; c'est la justice universelle ! Certains d'entre eux pensent que la suggestion étant difficile à déraciner, celle de l'Enfer peut persister chez l'être spirituel et troubler son repos, jusqu'au moment où, buvant les eaux du Léthé, il oublie tout pour reprendre de nouveaux liens. Enfin, songeons que tout se transforme : le jour succède à la nuit ; la larve devient hanneton ; la chenille, papillon ; la décomposition des uns sert à reconstituer les autres. — La croyance aux manifestations des morts existe chez tous les peuples ; elle est inscrite dans les livres sacrés (évocation de Samuel) ; elle a été partagée dans tous les pays, dans tous les temps, par des hommes de génie ; de nos jours, en France, en Angleterre, en Allemagne, elle est accueillie par des hommes tels que Hugo, Crookes, Zöllner, etc. Nous aurions mauvaise grâce, nous, un idiot en présence de ces vastes intelligences, d'envoyer un sourire stupide à des chercheurs courageux qui, voyant la machine s'arrêter, parfois alors qu'aucun ressort ne manque, demandent ce qu'est devenu le mécanicien. »

RECUEIL DE PRIÈRES spirites; reliure ordinaire. 1 fr. 50
do reliure chagrin, 3 fr. »
CONFÉRENCES SPIRITES faites en 1884 par M. Vallès, inspecteur général honoraire des ponts et chaussées. 2 fr. »
Les trois premières années 1882, 1883 et 1884. 5 fr. »
LA CHUTE ORIGINELLE SELON LE SPIRITISME, par M. J. E. Guillet. 3 fr. 50
Les *quatre Evangiles* de J. B. Roustaing et le *livre des Esprits*, réponse à M. Al. Vincent, par M. J. E. Guillet. 1 fr. «
*Le spiritisme dans l'antiquité* et *dans les temps modernes*, par le Dr Wahu. 5 fr. »
*Choix de dictées spirites*, par le Dr Wahu. 1 fr. »
*Psychologie transformiste*, évolution de l'intelligence, par le capitaine Bourgès 1 fr. »
*Etudes spirites*, dictées reçues dans un groupe Bisontin. 1 fr. »
*Etudes économiques.* do 0 fr. 50
*Les mondes grandissants*, par M. Mus. Georges. 1 fr. »
*Manuel d'instruction nationale*, par Emmanuel Vauchez, secrétaire général de la ligue française de l'enseignement. 1 fr. »
*La muse irritée*, poésies spiritualistes, par M. Laurent de Faget. 3 fr. »
*La vie de Jésus* dictée par lui-même, éditée par René Gaillié. 3 fr. 50
Très belles photographies d'Allan Kardec, première grandeur. 3 fr. 50
PETIT LIVRE DE PRIÈRES SPIRITES, par O. Mayne, édité en Belgique. 0 fr. 50
PHOTHOGRAPHIES DU DOLMEN D'ALLLAN KARDEC au père-Lachaise. 1 fr. 50
Émaillées. 2 fr. 50
DIEU ET LA CRÉATION, par René Caillié, en 4 fascicules. — Chaque fascicule. 1 fr. 50
*Guérison certaine du choléra en quelques heures*, rapport à l'Académie des sciences. 0 fr. 20
*La vie* par le magnétisme et l'électricité, par G. Edard, professeur d'électro-magnétisme curatif. Ouvrage orné des portraits des magnétiseurs les plus connus. 20 fr. »
*Episode de la vie de Tibère*, œuvre médianimique d'un groupe russe, dictée par l'esprit de J. W. Rochester. 3 fr. 50
*La vie posthume*, revue mensuelle, par M. Mus. Georges, 27, rue Thiers, à Marseille; abonnement annuel. 5 fr. »

*Psychologie humaine appliquée.*

*Les sentiments, les passions et la folie*, explications des phénomènes de la pensée et des sensations, cinq conférences faites à la salle des Capucines en 1884 par M. Amédée H. *Simonin*, membre et lauréat de la société nationale d'encouragement au bien. 1 volume in-18 3 fr. 50
Madame Vve Cahagnet en faisant l'inventaire des ouvrages qui lui restaient de M. Cahagnet, a retrouvé six exemplaires du *sanctuaire du spiritualisme*. Etude sur l'âme humaine et de ses rapports avec l'univers, d'après le somnambulisme et l'extase, édité en 1850 et épuisé depuis longtemps. Ces six derniers exemplaires sont mis en vente au prix de 7 fr. franco 7 fr. 50
Très belles photographies de Flammarion, cartes de visite, nouveau tirage. 1 fr. »
Carte album. 2 fr. »
Grande photographie de luxe. 10 fr. »
Sous presse, la 2e édition des RECHERCHES SUR LES PHÉNOMÈNES DU SPIRITUALISME, LA FORCE PSYCHIQUE ET LES MATÉRIALISATIONS DE KATIE KING, par William Crookes, membre de la Société royale de Londres. broché, 3 fr. »
Cours de magnétisme humain, par J. Crépieux. 3 fr. »
Préface des commentaires sur le SOMODAEVO de GAOTOMO, publiée par la ligue psychologique (Société atmique de Paris). 0 fr. 50

*Le Gérant :* H. JOLY.

Paris. — Imprimerie G. ROUGIER et Cie, rue Cassette, 1.